

Place aux livres

Number 73, Spring 2003

Entre raison et passion : les Québécois et les élections

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

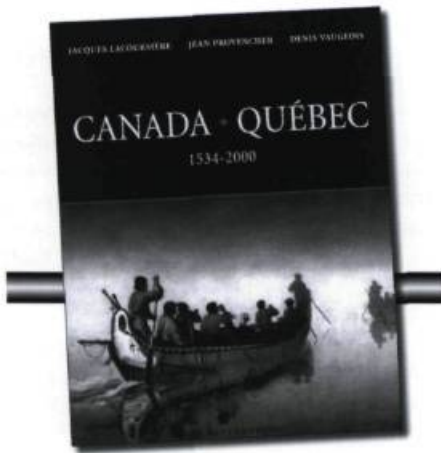
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (73), 60–65.

Jacques Lacoursière, Jean Provencher et Denis Vaugeois. *Canada-Québec, Synthèse historique. 1534-2000*. Sillery, Les éditions du Septentrion, 2000, 591 p.



Cet imposant collectif de nos trois historiens les plus populaires reprend en partie un ouvrage plus ancien, maintes fois célébré, et qui avait subi quelques rééditions depuis 1968. Toutefois, l'édition actuelle de *Canada-Québec, Synthèse historique*, mise à jour et considérablement augmentée, est si étoffée et bonifiée comparée aux versions précédentes que je considère qu'il s'agit en quelque sorte d'un nouveau livre : un ouvrage remarquable qui fera date dans ce qu'on pourrait appeler l'histoire de l'histoire du Canada.

Malgré les dates indiquées en titre, le livre de Lacoursière, Provencher et Vaugeois ne couvre pas uniquement la période débutant avec la découverte du Canada par Jacques Cartier. Dès le premier chapitre, les auteurs remontent jusqu'aux premières migrations des ancêtres des Amérindiens, qui seraient venus du continent asiatique il y a plus de 20 000 ans pour émigrer sur le nouveau continent. Les pages suivantes décrivent aussi les expéditions européennes en Amérique ayant eu lieu au Moyen-Âge (les Vikings, les Basques).

Découpé selon la tradition en des balises historico-politiques, *Canada-Québec, Synthèse historique* se divise en trois grandes parties : le Régime français, les conséquences de l'occupation anglaise après 1763 et la place du Québec depuis la Confédération de 1867. Tous les chapitres abordent successivement les différentes dimensions de l'histoire canadienne : les parcours des découvreurs, les activités des colons, les relations avec les Autochtones, la vie quotidienne et la famille, le mouvement des idées et des religions, l'économie, les arts et la culture. Les événements

politiques, les actions des envahisseurs, les guerres et les traités juridiques ne sont pas pour autant oubliés. Les analyses des auteurs dressent des bilans révélateurs, par exemple sur les deux siècles de Régime français en Amérique (et pas seulement au Canada); on met en évidence les influences de la civilisation française sur l'architecture, le folklore, la toponymie du Canada et des États-Unis, à une époque où la Nouvelle-France s'étendait sur une large partie du continent, jusqu'en Louisiane. Les événements les plus récents relatés dans cette édition nous sont contemporains : les élections provinciales de 1998 et la crise des hôpitaux, qui elle aussi est passée à l'histoire.

Afin d'appuyer leurs dires de diverses manières et pour éviter les dérives de la subjectivité, le récit est souvent enrichi de plusieurs écrits d'époque : larges portions de documents officiels, extraits d'articles de journaux, correspondance officielle ou privée. Les illustrations sont judicieusement choisies et multiples : cartes anciennes, œuvres d'art, affiches, manuscrits, photos anciennes. On y voit par exemple des extraits de quotidiens comme *La Presse*, une affiche publique d'information sur la grippe espagnole de 1918, des coupons de rationnement datant de la Deuxième Guerre mondiale. En outre, un luxueux cahier de reproductions en couleurs fournit des éléments importants : une ancienne carte routière de la ville de Montréal (sans le pont Champlain ni le pont-tunnel L.-H. Lafontaine), des toiles représentant des scènes historiques, des portraits, des photos aériennes. Par ces vieilles cartes inexactes et ces étranges images d'Autochtones, ces représentations souvent approximatives du Canada et de ses habitants prouvent à quel point le travail de l'historien contient inévitablement une certaine part de subjectivité.

On ne saurait reprocher à un ouvrage général comme *Canada-Québec, Synthèse historique. 1534-2000*, qui fait plus de 500 pages, d'être incomplet, trop court, ou de passer sous silence certains aspects intéressants; ce serait de la mauvaise foi de la part du critique. Si les auteurs doivent faire des choix, ils ne doivent pas pour autant négliger l'essentiel. En ce sens, ils ont parfaitement réussi leur synthèse, malgré les débats incessants à propos de la manière de raconter l'histoire, qui sont d'ailleurs évoqués dans l'avant-propos. En ces temps où tout est relativisé et réévalué, il importe de prendre conscience de l'emprise de ces contraintes toutes relatives et trop fortement liées à l'actualité. En outre, les historiens d'aujourd'hui rencon-

trent deux difficultés principales. Les recherches constantes (archéologiques, archivistiques) apportent chaque année des éléments supplémentaires qui peuvent parfois changer la trame historique, ancienne ou récente, modifiant ce que l'on sait du passé et ce qu'il importe de retenir prioritairement. De plus, et c'est peut-être le principal problème, l'histoire telle qu'elle est racontée est soumise à de constantes réévaluations de la part de certains historiens (mais aussi des sociologues, anthropologues, politicologues) qui proposent impérativement des mutations quant à la manière dont on devrait écrire l'histoire. Quelquefois, un peu comme des groupes de pression, chacun voudrait réécrire l'histoire du Canada sous le prisme de son point de vue, retenant tel ou tel aspect au fil des siècles, grossissant telle perspective tout en négligeant d'autres éléments jugés moins déterminants. Les récits historiques échappent difficilement aux idéologies et aux débats. Il suffit de regarder certains procès que des non-historiens tentent de faire subir aux institutions québécoises pour s'en convaincre. L'histoire devrait-elle servir d'instrument de réparation, de bonne propagande? Le débat reste ouvert et dépasse les objectifs d'un livre comme celui-ci. Devrait-on désormais réécrire l'histoire en concordance avec nos préoccupations actuelles que sont la diversité culturelle, l'équilibre entre les sexes, les origines ethniques, la place des minorités? Ces sensibilités particulières sont parfois louables et pas toujours exagérées; le présent ouvrage laisse d'ailleurs une large part aux minorités et aux sujets délicats. Toutefois, il faut distinguer le général du particulier, même si la séparation entre ce que l'on pourrait nommer la grande histoire et la petite histoire n'est jamais aisée à établir. Pour résoudre ce dilemme, les auteurs ont placé, tout au long de l'ouvrage, des invitations à prolonger la réflexion évoquée dans le texte. Placées en marge du livre, des centaines de références évoquent d'autres ouvrages qui rendent précisément compte de certaines avancées dans un domaine précis : une approche divergente, telle question amérindienne, tel aspect de la vie quotidienne, l'impact d'une relecture ou d'une découverte récente. Pour les auteurs, l'important n'est pas de tout dire en un seul livre, mais d'indiquer les sources privilégiées pour accéder aux savoirs complémentaires contenus dans d'autres publications. C'est pourquoi les multiples références placées dans les marges de *Canada-Québec* contiennent un bref résumé de l'ouvrage cité,

mettant en évidence l'aspect particulier sur lequel tel ou tel auteur se concentre. Cet apport sur les recherches récentes est en soi assez unique et précieux. Globalement, l'édition est impeccable et je ne remarque que deux coquilles : le livre de Denise Lemieux sur *L'Enfance en Nouvelle-France*, mentionné en p. 146, est paru en 1985 (et non en 1085); le mot «plus» est mal orthographié dans une note en p. 227.

Le livre *Canada-Québec, Synthèse historique. 1534-2000* est une réussite en tous points : texte clair et précis, style vivant, format adéquat, présentation soignée, prix très abordable. On peut affirmer qu'il s'agit vraiment du meilleur ouvrage général sur l'histoire du Canada. Si le lecteur, n'avait qu'un seul titre à lire sur notre histoire, il devrait assurément commencer par la remarquable synthèse historique publiée par Jacques Lacoursière, Jean Provencher et Denis Vaugeois. Nous souhaitons à l'ouvrage de nombreuses traductions.

Yves Laberge



Gilles Havard. *Montréal, 1701: Planter l'Arbre de Paix*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec et Musée McCord d'histoire canadienne, 2001, 73 p.

En ces jours-ci où il n'est pas rare de voir des journalistes consciencieux révéler au grand public l'existence de dizaines d'études portant sur l'histoire des Amérindiens et commanditées par Hydro-Québec et le ministère de la Justice du Québec, j'aimerais attirer votre attention sur une brochure publiée à l'occasion du tricentenaire de la Grande Paix de Montréal de 1701. Cet ouvrage présente sous une forme qui est, pour reprendre les mots des éditeurs, à la fois accessible et attrayante, cet événement historique en établissant un équilibre parfait, à mon avis, entre l'exposition synthétique de son contexte et l'analyse détaillée de son déroulement.

Dans un premier temps, Havard brosse un tableau des relations, souvent tendues, que les Français et leurs alliés autochtones d'une part et les Cinq Nations iroquoises d'autre part ont entretenues jusqu'à la fin du XVII^e siècle, soit jusqu'à la conclusion de cette paix. Vient ensuite, dans un deuxième temps, une description détaillée des événements qui ont entouré sa ratification officielle, à Montréal en 1701, lors de cérémonies auxquelles ont

participé la plupart des nations autochtones de l'axe laurentien et de la région des Grands Lacs. L'étude se termine par quelques considérations sur les conséquences de cet accord qui a renforcé la neutralité des Cinq Nations iroquoises et consacré l'alliance franco-amérindienne. Le tout est agrémenté d'illustrations et de documents d'époque, en plus de la reproduction du traité. L'ouvrage comprend aussi des cartes, une chronologie, une liste des principaux personnages et, enfin, des références bibliographiques.



Maintenant que l'histoire des Autochtones est en train de devenir une sous-discipline du droit et que les débats scientifiques sont portés en cour et soumis à la justice, il fait bon lire *Montréal, 1701*, ne serait-ce que pour voir le gouverneur français, Louis-Hector de Callière, respecter le protocole amérindien en offrant des ceintures de wampum, et l'orateur des Renards, Miskouensa, porter une perruque poudrée et en saluer le gouverneur comme d'un chapeau. Havard commente ainsi cette scène : «Chacun tâchait de s'adapter à son partenaire en lui offrant le miroir de sa propre culture.» (p. 46). Le jeu des perspectives n'est pas nouveau en histoire : au pire, on s'accuse de parti pris; au mieux, on se réjouit de la diversité.

Jean-Guy Deschênes

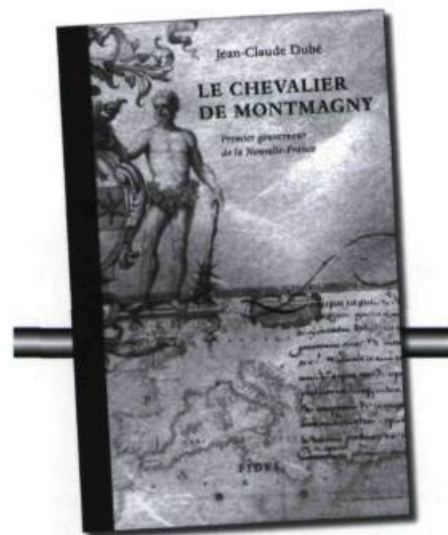


Jean-Claude Dubé. *Chevalier de Montmagny, premier gouverneur de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1999, 432 p.

Malgré son apport indiscutable à la fondation de la Nouvelle-France, Charles Huault de Montmagny n'a pas retenu outre mesure l'intérêt des historiens. Et c'est précisément parce qu'à ce jour «aucune biographie complète du chevalier

de Montmagny n'a encore été écrite» (p. 12) que le professeur émérite de l'Université d'Ottawa, Jean-Claude Dubé, s'est attelé à la tâche en rédigeant un ouvrage portant sur le premier gouverneur en titre de la Nouvelle-France.

Captivant personnage, ce Charles Huault de Montmagny! Né à Paris, en 1601, il étudie chez les jésuites, au collège de La Flèche, où il croise le jeune René Descartes, puis il passe une année à la faculté de droit de l'Université d'Orléans. Troquant la plume contre l'épée, Montmagny part, en 1622, pour l'île de Malte où, au sein de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ou ordre de Malte, il se fait «corsaire pour le Christ» et pourfend les ennemis de la foi – lire les «musulmans, les Turcs en particulier» (p. 152) –, et ce, en poursuivant une vie religieuse à l'image du Christ.



En révélant «l'entregent, le sang-froid, la détermination et l'audace dans les situations périlleuses» (p. 176) du chevalier de Montmagny, cette expérience le mène, de 1636 à 1648, à la tête de la Nouvelle-France. En tant que gouverneur, il a pour mandat de développer une colonie solide : il fait respecter l'autorité du roi, il assure la sécurité des habitants, il distribue des terres, il veille à convertir les autochtones et il tempère au passage la menace iroquoise. Un travail de gestion épineux, certes.

Ayant respecté tout au long de sa vie les principes de l'ordre de Malte, ce n'est qu'en 1651 que le chevalier de Montmagny fait sa profession solennelle. Six ans plus tard, il s'éteint à l'île Saint-Christophe, dans les Antilles, où il avait pour mission de surveiller les intérêts de l'ordre en assurant la paix avec les Anglais et en prévenant les séditions.

À la lecture de l'ouvrage de Dubé, deux anecdotes littéraires s'imposent... À Québec, en décembre 1646, à l'instigation du chevalier de Montmagny, on a joué le *Cid* de Corneille pour la première fois en Amérique, moins de dix ans après sa création! Et un indice de la renommée du chevalier de Montmagny : l'écrivain Cyrano de Bergerac en a fait un personnage de fiction dans son roman *L'Autre Monde*, publié en 1657.

Derrière le biographe, le pédagogue n'est jamais loin. De chapitre en chapitre, Dubé annonce sa démarche tout en justifiant les propos qu'il soulève, ce qui a le mérite de guider le lecteur. Un bémol toutefois : pour lire en entier le *Chevalier de Montmagny, premier gouverneur de la Nouvelle-France*, il faut drôlement s'accrocher! Aussi ronflantes que vaseuses, les 100 premières pages, qui traitent du lignage du chevalier, sauront en rebuter plus d'un. Mais persistez! La richesse du personnage en vaut le coup.

Jean-François Bouchard

♦♦♦

Bertrand Guay. *Un siècle de symphonie à Québec. L'Orchestre symphonique de Québec. 1902-2002*. Québec, Commis-



sion de la capitale nationale et Sillery, Éditions du Septentrion, 2002, 164 p.

Peu d'institutions culturelles québécoises franchissent le cap du centenaire de leur fondation. C'est pourquoi il faut se réjouir de voir l'Orchestre symphonique de Québec entreprendre le second siècle de son existence sous d'heureux auspices et saluer du même coup la parution d'un remarquable ouvrage qui trace le bilan de son premier siècle d'accomplissements.

Le dépouillement systématique des programmes des concerts et l'utilisation des comptes rendus des journaux ont per-

mis à Bertrand Guay de reconstituer de façon pratiquement exhaustive les éphémérides de l'OSQ et de les rapporter dans une séquence chronologique satisfaisante. Fondé en 1902, autour de Joseph Vézina, qui en assurera la direction artistique jusqu'en 1924, l'Orchestre connaît ses premiers grands succès dès 1907 en se méritant le trophée offert par Lord Grey et, en 1908, au cours des fastueuses célébrations du tricentenaire de Québec. En 1942, s'effectuera la fusion de la Société symphonique, alors sous la direction de Robert Talbot, et du Cercle philharmonique, créé récemment et dirigé par Edwin Bélanger. Sous l'impulsion de ce dernier, l'OSQ connaîtra de très beaux moments avec les concerts éducatifs, l'exploitation du répertoire symphonique moderne, des solistes prestigieux et des chefs invités de renom.

Grâce à la création récente du Conservatoire de musique de Québec et à l'arrivée de jeunes musiciens bien formés, Wilfrid Pelletier contribuera, à partir de 1951, à doter l'OSQ de solides assises professionnelles. C'est probablement François Bernier qui aura toutefois le mérite d'entraîner l'OSQ dans sa période la plus innovatrice : programmation plus variée comprenant bon nombre d'œuvres contemporaines, création d'œuvres de compositeurs canadiens et québécois, concerts dans plusieurs régions du Québec, participation à des émissions radiophoniques et enregistrement de quelques disques. Cette lancée se poursuivra, après 1969, avec une série d'excellents chefs étrangers : Dervaux, DePreist, Streatfeild, Verrot et Talmi.

Le siècle terminé n'a pas été sans connaître ses difficultés et ses crises. Jusque vers 1960, en effet, l'OSQ devait compter sur une majorité d'instrumentistes amateurs épaulés par quelques professionnels et par des musiciens provenant des fanfares et harmonies de la région. Les budgets d'alors permettaient péniblement de payer quelques musiciens et d'assurer la location des salles. Plusieurs saisons furent écourtées et ce fut souvent miracle si l'activité musicale a pu se maintenir et progresser.

L'ouvrage de Bertrand Guay, bien servi par une iconographie impressionnante et par la qualité de l'édition, est d'ores et déjà un incontournable. Il trace la voie, espérons-le, à une série de publications relatant d'autres facettes de la vie culturelle de la capitale nationale.

Fernand Grenier

♦♦♦

Claude Jasmin. *Enfant de Villeray*. Récit. Outremont, Lanctôt, 2000, 427 p.



Vingt-cinquième livre de l'auteur de *La Petite Patrie*, le volumineux *Enfant de Villeray* raconte une histoire similaire, faite de souvenirs d'enfance et d'adolescence (le récit débute en 1933 et se termine lorsque le narrateur a vingt ans). À une époque où les quartiers étaient fortement délimités et marqués par une identité propre, Villeray se situait près de ce que l'on a appelé «la petite Italie», non loin du marché Jean-Talon, dans la partie plus au nord de l'ancien Montréal. Auteur prolifique, Claude Jasmin est passé maître dans son art de raconter le quotidien d'un autre temps, avec des caractéristiques que l'on reconnaîtra même si l'on n'est jamais allé à Villeray... Les familles, les jeux, les fréquentations, la vision du monde, les modes de vie n'étaient évidemment pas les mêmes qu'aujourd'hui, et c'est précisément cette mentalité de naguère que Claude Jasmin réussit à restituer avec beaucoup de précision. Il ne suffit pas pour un romancier de raconter sans recul des événements anciens selon un point de vue actuel; il faut au contraire mettre en évidence les logiques qui poussaient les personnages à agir selon la moralité de l'époque. C'est la grande réussite de ce livre.

Récit réaliste, biographie du quotidien montréalais, *Enfant de Villeray* parle d'un mode de vie qui n'existe plus. Dans nos souvenirs d'enfance, les défilés et les parades étaient plus fréquents qu'aujourd'hui; Jasmin les évoque avec minutie et nous rappelle ces pratiques révolues. Les premiers émois, les rêves et les petits plaisirs de chaque jour, voilà un récit qui vient avec beaucoup d'émotion et de sincérité. Quelquefois, les fictions de ce

genre nous en apprennent autant qu'un livre d'histoire, car l'histoire réside également dans le quotidien et dans les détails qui nous semblent les plus banals. Pour cette raison, *Enfant de Villeray* plaira particulièrement aux amateurs de romans québécois et aux historiens.

Yves Laberge



Naïm Kattan. *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des hommes*. Montréal, Hurtubise HMH, 2001.



Cet ouvrage appartient à la collection «Constantes», qui a (pourant) contribué à fonder le genre de l'essai au Québec. Existante depuis 1961, elle compte notamment les essais majeurs des Pierre Vadeboncoeur, Gilles Marcotte et Fernand Dumont. Comme l'indiquent son titre et la notice en quatrième de couverture, le recueil de Naïm Kattan renferme les textes épars d'un écrivain ayant entrepris de traverser ses cultures et sa mémoire. Une première séquence comprend des textes (disons) réflexifs sur la migration, suivis d'une série de courts récits de visites dans les villes du monde qui ont contribué à la construction de l'identité de l'écrivain migrant. Néanmoins, ni l'auteur ni l'éditeur ne se sont souciés du travail éditorial qui opère nécessairement lors de la mise en recueil de textes à caractère essayistique. Aucun moyen de savoir s'il s'agit d'une entreprise de réédition ou non, ni pourquoi. Dans ce livre bâclé, l'ordre de présentation, l'origine et le choix des textes semblent être de peu d'importance, ce qui prive ce recueil d'essais d'une part de sa spécificité : rassembler pour signifier.

S'il ne s'agissait que de la forme, ce recueil pourrait être lisible. Mais d'autres

embûches attendent le lecteur. Le genre de l'essai, quoique difficile à décrire, correspond sans doute à cette formule d'André Belleau qui dit que dans l'essai, «il se produit une réelle dramatisation du monde culturel [au sens où] à la fin, il existe des idées gagnantes et des idées perdantes». Selon Belleau, l'essai serait un «outil de recherche» permettant de soupeser, de confronter des idées qui émergent de la rumeur ambiante. Or, dans *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des hommes*, c'est précisément le contraire qui se produit. Les textes de Naïm Kattan effleurent des questions toutes enchevêtrées sans jamais oser poser un problème, sans le moindre creuser un objet. Il y est bel et bien question de culture, mais la voix de l'écrivain ne se prononce pas, n'imprègne pas l'objet de son discours. Elle le survole, de manière angélique, non compromettante, insipide. Elle ne «dramatise» pas les bribes de discours entendus dans le «monde culturel», car elle ne se sent pas concernée.

Aussi croit-on redécouvrir l'ingénuité dans «Culture : spécificité et mouvement». On y lit que l'écrivain étranger qui s'installe en terre d'adoption, «porteur de son histoire et de sa vision, ne peut survivre qu'en participant au mouvement [et qu'] emporté par le courant, il enrichit le présent» (p. 40). On devine que l'auteur refait le parcours de sa propre migration. Mais pourquoi ce «il» si inusité dans l'écriture essayistique? L'emploi de la troisième personne montre que l'essayiste Naïm Kattan est absent à son propre texte. S'il n'arrive pas à intégrer sa voix, son propre «je» au «monde culturel» évoqué, c'est peut-être que, littéralement, sa parole n'a pas de lieu. C'est peut-être qu'il parle de *nulle part*. En somme, *L'Écrivain migrant. Essais sur des cités et des hommes* souffre cruellement d'être le produit du multiculturalisme canadien, qui encourage cette forme de non-appartenance – de silence.

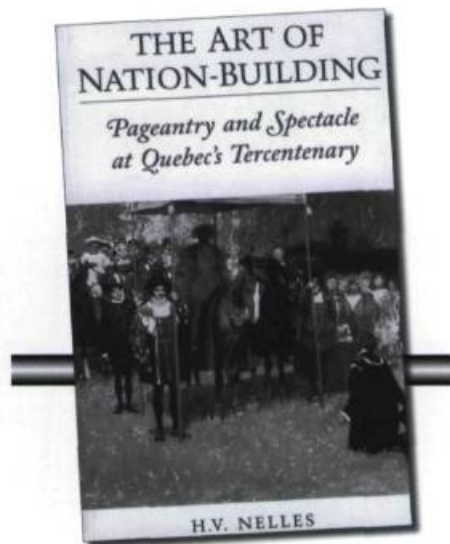
Julie Gaudreault



H.V. Nelles. *The Art of Nation-Building: Pageantry and Spectacle at Quebec's Tercentenary*. Toronto, University of Toronto, Press, 2000 (1999), 397 p.

En juillet 1908, il se tenait à Québec un spectacle important. Francophones, anglophones et Amérindiens du Canada, avec Britanniques, Français et Américains sont venus pour une grande célébration commémorative. Mais qui a commémoré

quoi? Les événements de 1908 mettaient en évidence les visions très différentes du passé, surtout entre francophones et anglophones du Canada, et aussi les visions très différentes de l'avenir.

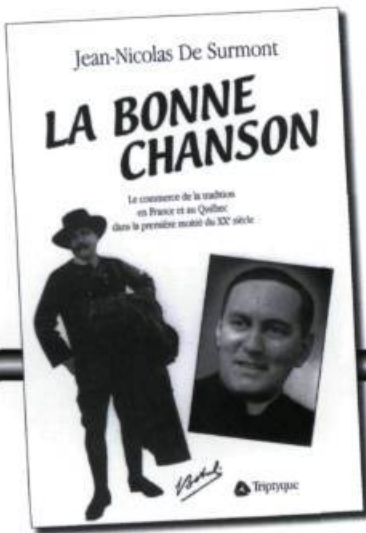


H.V. Nelles nous permet de revivre ces événements avec des descriptions intéressantes et surtout il nous aide à comprendre les diverses motivations et aspirations des organisateurs avec une analyse fascinante des préparatifs pour les cérémonies. Pour le gouverneur général, Earl Grey, il s'agissait d'une occasion en or pour conserver les plaines d'Abraham et rendre hommage à la victoire du général James Wolfe, en 1759. Moins attirés par cet objectif, les organisateurs locaux insistent davantage sur l'arrivée de Samuel de Champlain, en 1608. Ils acceptent donc de commémorer à condition d'inclure la victoire du chevalier de Lévis à Sainte-Foy, en 1760. Les Amérindiens, «troisième puissance luttant pour être entendu», ont réussi à s'imposer (p. 178). Les Britanniques profitent de l'occasion, selon Nelles, pour impressionner les Canadiens avec l'importance de leur flotte.

Le livre est très bien écrit, rempli de notes explicatives et de références utiles qui témoignent d'une recherche exhaustive. Nelles a grandement atteint son objectif de «réfléchir sur la façon dont le passé et le présent s'entremêlent dans la mémoire publique, de comprendre comment l'histoire est utilisée dans la formation des nations et comment elle devient parfois un obstacle pour ceux qui veulent bâtir une nation.» (p. 17).

John MacFarlane

Jean-Nicolas De Surmont. *La Bonne Chanson. Le commerce de la tradition en France et au Québec dans la première moitié du XX^e siècle*. Montréal, Les éditions Triptyque, 2001. 219 p.



Est-il un Québécois de plus de 40 ans qui ne connaît, par le contenant sinon par le contenu, les cahiers de *La Bonne Chanson* de l'abbé Charles-Émile Gadbois? D'aspect inoffensif, apparemment conçus pour le simple loisir du paysan ou de l'ouvrier cherchant à meubler les longues soirées d'hiver en famille, les dix numéros formant la collection initiale sont en fait l'aboutissement d'un long cheminement qui prend sa source dans l'œuvre du barde breton Théodore Botrel.

Jean-Nicolas De Surmont trace le parcours de la chanson traditionnelle française depuis les premiers travaux de Botrel (1868-1925) jusqu'à l'œuvre de l'abbé Gadbois (1906-1981). La filiation naturelle entre le folklore français (en particulier breton) et québécois conduisit à des échanges culturels intenses entre les deux nations au début du XX^e siècle qui déboucheront sur la mise sur pied de *La Bonne Chanson* par l'abbé Gadbois au Séminaire de Saint-Hyacinthe, en 1937.

On ne s'étonnera guère, à la lecture de l'ouvrage de De Surmont, d'apprendre que les cahiers de *La Bonne Chanson* constituent autant un outil de propagande qu'un florilège de mélodies folkloriques et populaires. En fait, la chanson se pose en gardienne de la langue française, de la moralité et de la foi catholique. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle doit être *bonne*. Elle fait l'objet d'une importante censure, voire dans certains cas de travestissements, car elle doit offrir un rempart au jazz et au fox-trot américains

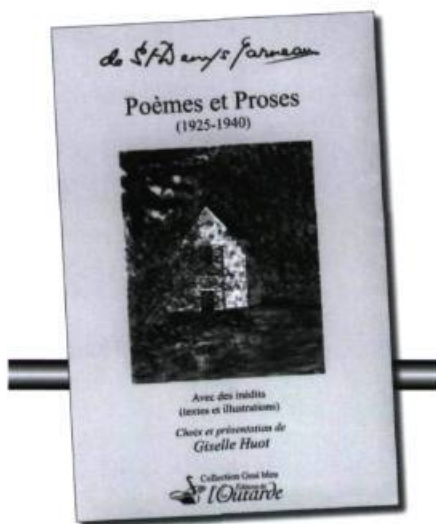
et, sur le front local, réduire l'influence des chansons burlesques et grivoises. Par son succès foudroyant, *La Bonne Chanson* de Gadbois représente aussi un véritable phénomène de société, où, élément relativement nouveau, l'accent est mis sur le bonheur en famille. Cet aspect est l'un des objectifs avoués du prêtre maskoutain qui fondera la devise de l'entreprise sur cette idée-force («Un foyer où l'on chante est un foyer heureux»).

Écrit dans un style élégant, l'ouvrage comporte une riche documentation, des renvois abondants, des appendices (curieusement situés en fin de chapitre), quelques documents iconographiques, des annexes et une discographie en plus, bien sûr, d'une bibliographie touffue.

Bertrand Guay



Hector de Saint-Denys Garneau. *Poèmes et proses (1925-1940)*, choix et présentation de Giselle Huot. Montréal, Éditions de l'Outarde, 2001, 413 p.



Généreuse est sans doute le qualificatif qui sied le mieux à cette anthologie consacrée à celui qu'on considère comme le premier poète moderne du Québec, Hector de Saint-Denys Garneau. En plus d'un vaste choix de poèmes et de textes en prose (dont certains inédits), celle-ci contient également quelques illustrations, une postface, une bibliographie, des index, ainsi qu'une chronologie substantielle. Élaborée par Giselle Huot, à qui l'on doit déjà plusieurs éditions critiques et ouvrages sur l'auteur de *Regards et jeux dans l'espace*, cette anthologie possède cette grande qualité d'offrir beaucoup sans pour autant sacrifier la rigueur de la présentation.

La prose d'Hector de Saint-Denys Garneau, longtemps nichée dans l'ombre de l'œuvre poétique, jouit ici de la place qu'elle mérite. Les textes tirés du journal et de la correspondance, ainsi que les articles et les essais sélectionnés montrent à la fois le visage de l'homme et celui de l'artiste en quête d'absolu. Les sujets abordés sont d'ailleurs aussi divers qu'éclairants sur la manière et l'esthétique de l'auteur. On y trouve ainsi quelques considérations sur la peinture, l'architecture, l'amour, la charité, la nature, la spiritualité, la douleur, le rire, la mort, pour ne nommer que cela. Ses impressions sur les œuvres de certains écrivains (Baudelaire, Verlaine, Claudel, Des Rochers, etc.), musiciens (Beethoven, Mozart, Debussy, etc.) et peintres (Renoir, Cézanne, Matisse, Dufy, etc.) sont souvent pénétrantes et nous donnent un aperçu des paysages intérieurs d'un être qui, toute sa vie, sera sensible à l'appel de la Beauté.

Si les éditions consacrées à l'œuvre d'Hector de Saint-Denys Garneau ne manquent pas sur le marché, cette nouvelle sélection de textes mérite cependant sa place. Riche, précise et agréable à consulter, elle plaira autant à ceux qui cherchent une introduction aux vers de ce grand poète qu'à ceux qui, effrayés peut-être par la somme que représentent les œuvres complètes, souhaiteraient néanmoins découvrir sa prose.

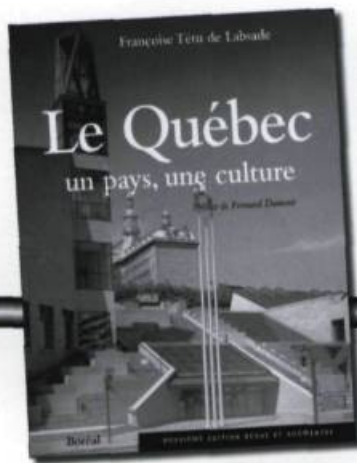
Joël Castonguay-Bélanger



Françoise Tétu de Labsade. *Le Québec, un pays, une culture* (2^e édition revue et augmentée, préface de Fernand Dumont), Montréal, Boréal, 2001, 575 p.

Ce livre incomparable veut répondre à une question toute simple, dont la réponse n'est toutefois pas si facile à formuler, à savoir : «En quoi le Québec est-il vraiment une société distincte?»

Pour y répondre, il faut d'emblée préciser l'énoncé initial sous-entendu par Françoise Tétu de Labsade : indéniablement, le Québec est une société distincte lorsqu'on le compare aux provinces du Canada, aux États-Unis et même aux régions de France dont sa population était pour tant majoritairement issue. Les aspects qui nous permettent de préciser cette *distinction* du Québec sont de l'ordre de la culture, ce qui comprend notre langue, nos arts, nos coutumes et nos traditions. Lorsque les Québécois ont créé de nouveaux mots, c'était souvent pour nommer



des objets propres à notre réalité spécifique : par exemple une tuque, un traversier, un banc de neige. Dans son livre, Françoise Tétu de Labsade a voulu expliciter les nombreux aspects de la culture québécoise qui la rendent à la fois unique et incomparable, voire irréductible. Notre histoire, notre territoire, mais aussi les mouvements d'idées, l'architecture, le mobilier, les arts et la chanson s'ajoutent à une dizaine d'autres aspects traités dans cet ouvrage considérable et dynamique. Chaque chapitre est complété par une bibliographie. Un tableau synoptique et un index occupent les 40 dernières pages.

Je reprendrai à mon compte les éloges publiés dans cette même revue, il y a treize ans, par la critique André Élémont (*Cap-aux-Diamants*, n° 23, automne 1990, p. 77), à propos de la première édition du livre *Le Québec, un pays, une culture* : «[...] cet ouvrage constitue un outil essentiel de référence pour comprendre la civilisation québécoise». J'ajouterai que la présente édition, mise à jour et augmentée de plus de 100 pages par rapport à la précédente, mérite d'être relue par ceux des jeunes générations qui croiraient encore que le hockey et la poutine seraient les deux seuls produits typiquement québécois!

Yves Laberge



Voyer, Simone et Gynette Tremblay. *La danse traditionnelle québécoise et sa musique d'accompagnement*. Sainte-Foy. Les Presses de l'Université Laval, 2001, 159 p.

Ethnologue connue, Simone Voyer mène depuis une cinquantaine d'années des travaux sur la danse. Avec l'aide de Gynette Tremblay, chercheuse en ethnologie et en linguistique, elle dépeint l'évolution des danses exécutées depuis l'époque

de la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui. Le court essai, agrémenté entre autres d'illustrations de Jean-Claude Dupont, d'Henri Julien, d'Edmond-Joseph Massicotte est composé d'une introduction présentant la fonction de la danse, l'opposition entre le spectacle (dimension interprétative) et la transmission. Le premier chapitre intitulé «Héritage et influences» s'intéresse aux origines de nos danses actuelles en France et en Angleterre notamment la carole, la ronde et le branle, puis fournit les quelques renseignements



existants sur l'implantation de la danse en Nouvelle-France. Cette documentation restreinte se compose de textes d'écrivains étrangers, de récits de voyageurs ou d'administrateurs nommés dans la jeune colonie. Cela permet aux deux auteures de disséquer le problème de la censure qui sévira longtemps. Le chapitre 2 présente quant à lui le répertoire actuel des danses traditionnelles. Tout en les rattachant au mode de vie de nos ancêtres français, les auteures montrent comment ceux-ci ont enrichi ce répertoire avec des danses anglo-saxonnes et celtiques tout en les adaptant à leur identité, donnant lieu à un corpus de danses traditionnelles dites «canadiennes» ou «québécoises».

L'ouvrage présente quelques schémas illustrant les pas de danses (comme la contredanse), des chronologies, une bibliographie et un index des mots-clés.

Jean-Nicolas De Surmont



Sylvain Rivière. Photographies de Ronald Labelle. *Mémoire d'Anse, Anse-à-Beaufils 1965*. Montréal, Lanctôt Éditeur, 2002, 115 p.

Sylvain Rivière. Photographies de Gil Thériault. *Terre-Neuve, pays de la morue*. Montréal. Lanctôt Éditeur, 2002, 72 p.

Ce volume veut redonner «aux Gaspésiens une bien belle page de leur patrimoine d'anse et de grand large, de besogne et d'errance planétaire» (p. 9).

À travers les 62 photos de Ronald Labelle et la poésie de Sylvain Rivière, le lecteur découvre ce petit port typique, ce village merveilleux de pêcheurs s'étendant de Coin-du-Banc à l'Anse-à-Beaufils, endroit privilégié pour le mouillage des bateaux de pêche des environs.

Le poète Sylvain Rivière et le photographe Gil Thériault proposent «un voyage d'humeurs au cœur de ses paysages piqués de hublots millénaires, qui laissent filtrer si généreusement la brume et la lumière, le silence précieux et l'histoire sans fin de ce pays à peine sorti de la mer» (p. 11).



Neuf chapitres et 41 photos permettent au lecteur de découvrir de nombreuses couches de peuplement, toutes plus intéressantes les unes que les autres : les Vikings, les Northmans, les Beothuks, les Français, les Basques, les Américains.

Au terme de ce périple, on a le goût d'aller visiter «un pays aussi riche de don de soi, de ressources, de nature» (p. 67).

Laval Lavoie

